



HAL
open science

“ Les vitraux ”, “ Les sculptures ”, “ Les objets d’art de l’époque romane en Normandie ”, “ Abbaye de Jumièges ”, “ Notices historiques ”

Jacques Le Maho

► To cite this version:

Jacques Le Maho. “ Les vitraux ”, “ Les sculptures ”, “ Les objets d’art de l’époque romane en Normandie ”, “ Abbaye de Jumièges ”, “ Notices historiques ”. L’âge d’or des abbayes normandes. 1066-1204, Abbayes Normandes- route historique, Éditions Point de vues, pp.105-109, 117-119, 172-175, 178-187, 2017. hal-02272356

HAL Id: hal-02272356

<https://normandie-univ.hal.science/hal-02272356>

Submitted on 10 Feb 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

L'âge d'or
des **Abbayes**
Normandes
1066-1204

Abbayes Normandes - Route historique

Éditions point de vues

Les Vitraux

Jacques LE MAHO



Fragment
d'un coussin brodé

De la vitrerie, probablement très riche, des abbayes normandes des XI^e et XII^e siècles, il n'est resté aucun témoin en place. Les fouilles anciennes ont cependant livré deux exceptionnels ensembles de fragments de verre peint, tous deux d'origine monastique. Le premier, qui comprend plus de 470 pièces, fut recueilli vers le milieu du XIX^e siècle dans les ruines de l'abbatiale Notre-Dame de Jumièges. Daté de la fin du XI^e siècle, il constitue un témoignage de premier ordre sur les débuts de l'art du vitrail historié en France. Le second ensemble provient des fouilles qui furent réalisées par l'architecte Édouard Corroyer dans l'abbatiale du Mont Saint-Michel en 1875. Ces fragments sont aujourd'hui perdus, mais, grâce à un dessin publié par Corroyer, il est possible de situer la réalisation des verrières sous l'abbatit de Bernard (1131-1149) ou au début de l'abbatit de Robert de Torigni (1154-1186) ; selon les chroniques du Mont, tous deux auraient pourvu l'abbatiale de vitraux.



Jumièges

Le lot de Jumièges comprend quatre têtes d'hommes de petites dimensions, ce qui suggère la présence de scènes historiées. L'hypothèse est confirmée par la présence de deux inscriptions commençant par le mot latin hic, signifiant « Ici,... » et d'une autre portant la légende « ...presentatur in templo », référence à une Présentation au Temple. Une mention de sainte Anne («... mater Beate Marie ») semble indiquer qu'une partie de l'iconographie était consacrée à des scènes de la vie de la Vierge.



Motifs de bordures.



Fragments d'inscription :



« ...o presentatur in templo » (Présentation au Temple)



« Maria Mater Domini » (Notre Dame)

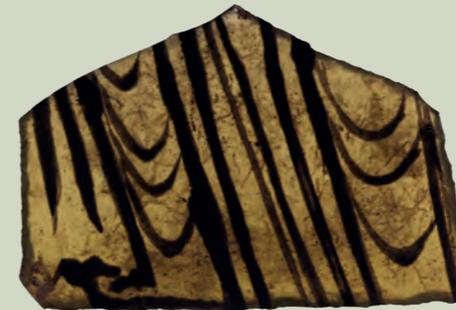


Mater Beate Marie
(Sainte Anne, mère de la Vierge)

Zacharias (Zacharie)



Pièces de vêtements



Détails d'architecture

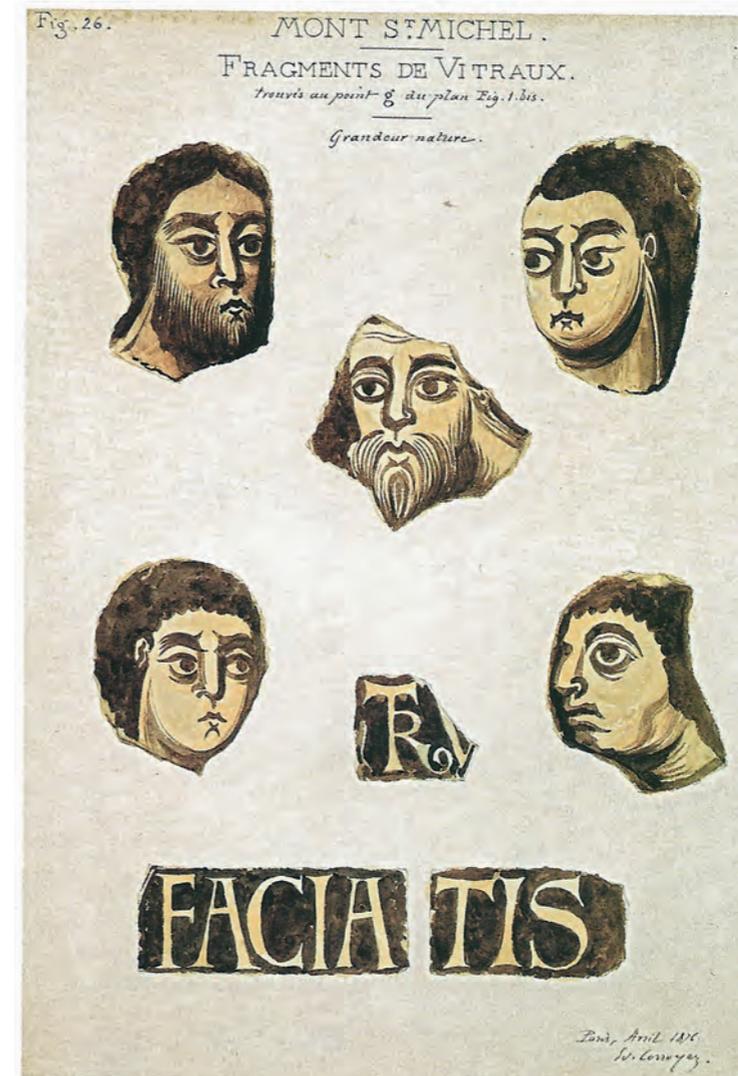
Décor tracé à la pointe





Mont Saint-Michel

Le style des fragments du Mont a été comparé à celui des premiers vitraux de la cathédrale du Mans, datés de la première moitié du XII^e siècle.



Les sculptures

Jacques LE MAHO

À l'exception de quelques rares ensembles comme celui du cloître et de la salle capitulaire de Boscherville, de la seconde moitié du XII^e siècle, les abbayes de Normandie n'ont comporté que peu de décors mettant en scène des personnages. Les sculpteurs normands excellaient en revanche dans la représentation des motifs géométriques, végétaux et animaliers, motifs adaptés à l'architecture et offrant la possibilité d'une infinie variété de combinaisons.

Hormis une dalle tumulaire (funéraire) trouvée à Fécamp au XVIII^e siècle, dont il ne nous est parvenu que le dessin, il ne subsiste en Normandie aucune œuvre sculptée attribuable avec certitude au X^e siècle. Les signes d'une première renaissance apparaissent au cours du premier tiers du siècle, avec notamment les décors en méplat du sarcophage de la collégiale de Troarn et les chapiteaux de Bernay, dérivés du corinthien. Par la suite, la sculpture des chapiteaux tend vers une simplification et un dépouillement du décor, pour aboutir dans les années 1080 à des compositions nettement plus schématiques où, de la formule corinthienne primitive, ne subsistent plus que les volutes d'angles. Si les sculpteurs normands ne s'aventurent que rarement dans le domaine du décor historié — sauf ceux appartenant à certains ateliers périphériques, comme à Goult, près de la frontière du Maine —, ils excellent en revanche, tout comme les enlumineurs et les orfèvres, dans la combinaison de motifs végétaux et animaliers ; dans ce répertoire, leur imagination ne connaît aucune limite.



Chapiteau de Bernay, signé :
« Me feci[t] Izembardus »
(Izembardus m'a fait)

Sarcophage de la collégiale de Troarn



Bas-relief de Bernay

Sur ce fragment de plaque sculptée du croisillon sud du transept de Notre-Dame de Bernay, de la première moitié du XI^e siècle, un personnage coiffé d'un étrange couvre-chef est figuré debout dans un médaillon, un doigt de la main gauche pointé vers l'extérieur. Ce bas-relief d'exécution assez fruste est sans équivalent connu et le personnage demeure énigmatique. Certains y voient un roi, d'autres plutôt un ecclésiastique, évêque ou abbé.



Chapiteaux de la Trinité de Caen

Datés des années 1115-1120, les chapiteaux de l'abside de la Trinité de Caen sont célèbres par leur raffinement et l'inventivité de leur décor, composé d'un bestiaire plus ou moins fantastique - oiseaux-dragons, animaux à corps de lion et tête de loup -, associé à des enroulements de tiges végétales et de rubans perlés. Ces décors témoignent de l'influence de l'ornementation des manuscrits anglo-normands.



Chapiteau à l'oiseau de Jumièges

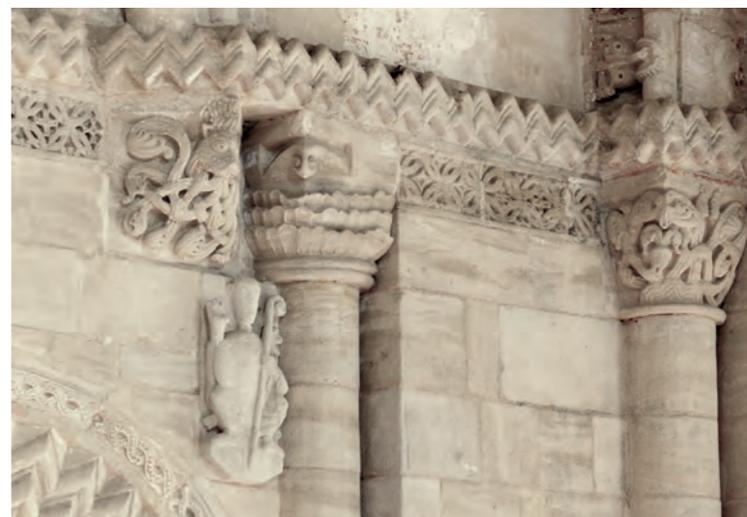
Orné d'une tige végétale qui s'enroule autour d'un oiseau vu de profil, ce gros chapiteau de l'église Notre-Dame se situe à la retombée d'un arc, sur le pilier nord-ouest de la tour de croisée. Cette tour a été construite peu après 1040, mais il n'est pas exclu que le chapiteau corresponde à un réemploi. Il faisait partie d'une série sculptée qui était essentiellement regroupée dans le chœur et la croisée du transept, alors que les chapiteaux de la nef étaient tous à corbeilles lisses.

Les influences anglaises sont perceptibles dès avant 1066, mais elles deviennent particulièrement évidentes au tournant du siècle suivant, avec l'introduction en Normandie du « chapiteau à godrons », caractérisé par un décor de feuille plissée. À partir du même moment, les arcs s'ornent fréquemment de décors géométriques. Dents de scies, motifs crénelés ou dentelés, étoiles ou rangs de perles composent des frises d'une grande variété. Sous le règne d'Henri II Plantagenêt (1154-1189), les œuvres atteignent un grand degré de raffinement, comme le coffre-reliquaire de Fécamp (1162), les chapiteaux historiés du cloître de Saint-Georges de Boscherville ou, dans le sillage de l'école chartraine, les statues-colonnes d'Ivry-la-Bataille.

Prieuré Saint-Gabriel Brécý
(XIIe siècle)



Saint-Georges de Boscherville,
décor géométrique du portail
(XIIe siècle)



Coffre-reliquaire de Fécamp

Ce coffre orné de bas-reliefs finement ouvragés fut réalisé pour abriter un groupe de reliques qui, en l'an 1162, au cours d'une cérémonie mémorable à laquelle assistait le roi Henri II Plantagenêt, furent transférées dans le chœur de l'abbatiale. Le coffre était exposé dans la chapelle Saint-Sauveur de l'abside, derrière le maître autel. Sous une arcature finement ouvragée se déroule une série de scènes de la vie du Christ, de l'Annonciation jusqu'à l'Ascension.





**Chapiteau de Boscherville
dit « des musiciens »**

Découvert dans les fondations du cloître de Boscherville, ce chapiteau présente une des plus belles collections d'instruments de musique de l'art du XII^e siècle. On y voit onze musiciens jouant de neuf instruments et une acrobate qui se tient sur sa tête. Partant de la droite de l'acrobate, les instruments sont, dans l'ordre, une harpe, un jeu de cloches, une viole, un organistrum, une flûte de Pan, un genre de cithare, une lyre, un psaltérion et un rebec.

Deux crosses des abbesses de Saint-Amand de Rouen

Crosse en cuivre doré, seconde moitié du XII^e siècle.

La volute se termine par une tête de serpent, avec de petites oreilles. Sur la douille, une inscription gravée sur trois lignes : ARGUE-OBSERVA-INCREPA.

Rouen, Musée des antiquités.



Troisième quart du XII^e siècle.

Nœud décoré de fleurons. La volute se termine par une grande palmette ajourée rehaussée de fruits grenus. La palmette de la volute, d'un type assez complexe, montre une forte influence des milieux artistiques anglais.

Rouen, Musée des Antiquités.

Les objets d'art de l'époque romane en Normandie

Jacques LE MAHO

Réalisés dans la plupart des cas en métaux précieux, les objets du culte et les pièces de mobilier liturgique tels que les calices ou les luminaires n'ont que très rarement échappé à la refonte. Quelques crosses abbatiales retrouvées dans des tombeaux, plusieurs châsses et reliquaires sont cependant parvenus jusqu'à nous, témoignant de l'habileté des orfèvres au service des abbayes normandes.



Olifant de Saint-Victor-l'Abbaye

Fin du XI^e siècle.

Provenant de l'abbaye de Saint-Victor, dans le pays de Caux, établissement placé sous la protection des familles de Mortemer et de Varenne, cet olifant en ivoire est orné de motifs animaliers d'inspiration islamique, sculptés en méplat.

L'objet a vraisemblablement été fabriqué à Salerne en Italie, où se cotoyaient Sarrasins, Byzantins et Italiens, et où

se trouvaient de nombreux ateliers spécialisés dans le travail de l'ivoire. Originellement utilisés comme cornes à boire ou trompes pour sonner, les olifants ont souvent, par la suite, été transformés en reliquaires et conservés dans les trésors des églises.

Rouen, Musée des antiquités.

Crosseron de la crosse d'une abbesse de Saint-Amand de Rouen

Première moitié du XII^e siècle.

La tige de la volute est interrompue à mi-hauteur par une collerette de feuillages. La volute est rythmée par des feuillages allongés, qui forment des vrilles. Au centre de la volute se tient un lion. Le thème de l'animal enserré dans des rinceaux se retrouve dans maintes œuvres des XI^e et XII^e siècles influencées par l'école de Winchester.

Rouen, Musée des Antiquités.



Tau de Jumièges

Ivoire de morse, milieu du XI^e siècle.

Cet insigne abbatial est décoré d'une silhouette d'homme à mi-corps, tenant d'une main une crosse et de l'autre un livre. Sur la face opposée, un homme aux bras ouverts qui semble repousser le cadre dans lequel il est enfermé. De part et

d'autre de ces deux motifs, des rinceaux feuillus qui ensèrent des quadrupèdes à l'avant et des oiseaux au revers. Le style évoque celui des manuscrits de l'école de Winchester et de certains taus d'ivoire anglais.

Rouen, Musée des antiquités.



Chrysmale de Mortain

Fin VII^e-début du VIII^e siècle.

Originellement destiné à contenir des hosties, ce petit coffret, que l'on portait suspendu à son cou, a été converti par la suite en reliquaire. Il est constitué d'une âme en bois de hêtre revêtu d'appliques de cuivre légèrement doré, le couvercle formant la toiture. La plaque de

face divisée en trois représente, au centre un christ de style byzantin, à droite l'archange saint Michel (SCSMIH : de S(an)C(tu)S M(ic)H(aelus)), à gauche l'ange Gabriel (SCSGAB : S(an)C(tu)S GAB(rielus)). Les caractéristiques du décor et de la fabrication dénotent

un objet d'origine insulaire, probablement du nord de l'Angleterre. L'hypothèse admise par la plupart des spécialistes est celle d'un objet apporté en Normandie après la conquête de 1066.

Trésor de la collégiale de Mortain.



Châsse reliquaire de Saint-Evrout

XII^e - XIII^e siècle.

Cette châsse en forme de sarcophage, avec un toit en bâtière, a probablement été réalisée au XII^e siècle et rénovée au cours du siècle suivant. Les encadrements des deux rampants du toit sont ornés de frises de fleurons, de palmettes et de rangs de perles. Les parements de la caisse portent un décor du XIII^e siècle reprenant l'iconographie

initiale du XII^e siècle : un portique de six arcades sur chaque flanc, deux arcades sur les petits côtés. Ces arcades abritaient un cortège de douze apôtres, additionné de quatre autres saints. On décèle une influence de l'art anglais de la première moitié du XII^e siècle.

Musée départemental d'art religieux, Sées (Orne).





Croix de l'abbaye du Valasse

XI^e-XII^e siècle.

Cette spectaculaire pièce d'orfèvrerie est constituée de deux croix enchâssées l'une dans l'autre. La plus petite est un reliquaire contenant un fragment de la Sainte Croix. L'objet est recouvert d'un riche décor de pierreries et de filigranes

formant des volutes ; au revers, une plaque d'argent décorée du monogramme du Christ. Selon la tradition, cette croix aurait été donnée à l'abbaye cistercienne du Valasse par l'impératrice Mathilde (1104-1167), fondatrice de cet établissement

en 1157. En fait, le don concerne probablement la plus petite des deux croix, qui est d'origine ottonienne et date du début du XI^e siècle. La grande croix, de style Plantagenêt, est de la fin du XII^e siècle.

Rouen, Musée des Antiquités.

7

Abbaye de Jumièges

Jumièges



Fondée par saint Philibert au VII^e siècle, l'abbaye fut dotée, dès l'origine, d'une église Notre-Dame, d'une autre sous le vocable de Saint-Pierre et de plusieurs chapelles. L'ensemble fut brûlé lors d'un raid scandinave en mai 841. Les ruines restèrent à l'abandon jusqu'aux environs de 930, date à laquelle l'établissement fut relevé par le duc Guillaume Longue-Épée, fils de Rollon, qui remit hors d'eau les restes de l'église Saint-Pierre. Quant à l'église Notre-Dame, après que l'abbé Thierry († 1027) eut restauré sa partie occidentale pour y installer une chapelle Saint-Sauveur, elle fut entièrement reconstruite à partir de 1040. Sa dédicace fut célébrée le 1^{er} juillet 1067, en présence de Guillaume le Conquérant tout juste rentré d'Angleterre, où il avait été couronné roi à la Noël de l'année précédente.

L'abbaye de Jumièges est une de celles où l'héritage de l'époque prénormande est resté le plus visible. Une partie de la nef actuelle de Saint-Pierre remonte à la période carolingienne et plusieurs dispositions de Notre-Dame, telles la présence de tribunes sur toute la longueur des bras du transept et d'un porche occidental en avant-corps, s'expliquent probablement par une reprise du plan de l'église précédente incendiée par les Vikings. On admet généralement que Notre-Dame de Jumièges est une des réalisations normandes qui servirent de modèle à la nouvelle abbatale de Westminster, construite sur l'ordre du roi d'Angleterre, Édouard le Confesseur († 5 janvier 1066).

J. L. M.





8

Abbaye Saint-Georges de Boscherville

Saint-Martin-de-Boscherville

L'abbaye fut fondée en 1113 par Guillaume, sire de Tancarville et grand chambellan de Normandie, sur l'emplacement d'une collège de chanoines, fondé vers le milieu du XI^e siècle par son père Raoul, chambellan et précepteur de Guillaume le Bâtard. Après avoir chassé les clercs, Guillaume accueillit à Boscherville un petit groupe de religieux de l'abbaye de Saint-Évroult, qui forma le premier noyau de la communauté monastique. Un vaste programme de reconstruction des bâtiments fut alors mis en œuvre. La première étape fut l'édification d'une nouvelle église plus vaste que la précédente. Cette abbatale, presque intacte, est un des plus beaux témoins du renouveau architectural qui, après une longue période de guerres civiles, marqua en Normandie le règne d'Henri I^{er} Beauclerc (1106-1135).

Le modèle en fut probablement l'abbatale romane de Saint-Évroult, une église dont le chroniqueur Orderic Vital, moine de l'abbaye d'Ouche, appréciait l'ampleur et la clarté ; l'influence de la maison-mère est également perceptible dans le décor des chapiteaux. Une fois l'abbatale et les premiers bâtiments claustraux achevés, il revint à Victor, second abbé (1157-v. 1211), d'édifier le cloître et la salle capitulaire. Ceux-ci reçurent un riche décor sculpté, dont témoignent les exceptionnelles statues-colonnes de l'entrée du chapitre (actuellement remplacées par des copies) et la série de chapiteaux historiés qui est conservée au Musée des Antiquités de Rouen.

J. L. M.



10

Prieuré Saint-Paul

Rouen

Siège d'un prieuré de l'abbaye bénédictine de Montivilliers, l'église Saint-Paul est mentionnée pour la première fois dans une charte de 1035 du duc Guillaume le Bâtard, mais sa construction semble être de la fin du XI^e siècle. Le prieuré n'a jamais compté beaucoup de religieuses, sauf pendant la guerre de Cent Ans car les moniales de Montivilliers se sont alors réfugiées à Saint-Paul pour se protéger des troupes anglaises. Le prieuré étant réuni à l'abbaye mère en 1650, l'église devint paroissiale, mais le domaine resta la propriété des moniales de Montivilliers jusqu'en 1790.

De l'église romane édifiée vers 1080, il ne subsiste que le chœur. Celui-ci se compose d'une travée droite se terminant par une abside semi circulaire tournée, non pas vers l'est comme le veut la tradition, mais vers le nord-est. Cette travée est flanquée de collatéraux se terminant eux-mêmes par une absidiole. La partie basse de l'abside centrale

est habillée d'une série d'arcatures dont les chapiteaux sont sculptés de deux rangs de palmettes au milieu desquels s'intercale un masque humain. Au-dessus s'ouvrent trois fenêtres en plein cintre ; celle du centre est aujourd'hui bouchée. Les deux niveaux sont séparés par un bandeau décoré de damiers et d'étoiles.

La travée droite était à l'origine simplement charpentée ou voûtée d'arêtes. Elle a reçu, sans doute vers 1125-1130, une voûte sur croisée d'ogives primitive retombant sur des demi-colonnes disposées dans les quatre angles.

L'ensemble constitue, avec la Tour aux Clercs de Saint-Ouen, l'un des rares témoins conservés à Rouen de l'architecture romane de la fin du XI^e siècle.

H. D.



11

Abbaye de la Trinité-du-Mont

Rouen



Située sur le Mont-de-Rouen à l'est de la ville, l'abbaye bénédictine de la Sainte-Trinité a aussi porté le nom de Sainte-Catherine-du-Mont, en raison de la présence d'une relique de sainte Catherine apportée du Mont-Sinaï par Siméon, moine grec originaire de Syracuse, en Sicile. L'abbaye fut fondée en 1030 par Gosselin d'Arques, vicomte de Rouen, et sa femme Emmeline. Gosselin s'y fit moine à la fin de ses jours et fut enterré dans l'église. Avec l'aide de Mathilde d'Arques, descendante de Gosselin et épouse de Guillaume le Chambellan, sire de Tancarville, l'abbé Gautier († 1120) entreprit de construire à côté de cette église une nouvelle abbatiale de plus grandes dimensions. L'édifice, que l'on prit l'habitude d'appeler « la grande église », fut achevé vers 1130 par l'abbé Hélie, qui y transféra le corps de Gosselin. Au-dessus de son entrée

occidentale s'élevait une imposante tour-porche, ce qui est très inhabituel à cette époque en Normandie. La raison en est probablement que l'abbaye du Mont était considérée comme une importante position militaire. En 1118, le bruit courut qu'Hugues de Gournay et Étienne d'Aumale s'étaient retranchés dans le monastère et étaient en train d'en renforcer les défenses. C'est cette même menace que l'abbaye et ses fortifications représentaient pour la ville de Rouen qui fut à l'origine de la décision de procéder à leur démantèlement en 1598. Il ne reste plus aucune trace aujourd'hui des bâtiments monastiques.

J. L. M.

12

Prieuré Saint-Gervais

Rouen

Situé sur un coteau à l'est de la ville, l'église Saint-Gervais occupe l'emplacement d'une grande nécropole suburbaine de l'Antiquité tardive et du haut Moyen Âge. Sa crypte préromane passe pour avoir abrité les sépultures des deux premiers évêques de Rouen, saint Mellon et saint Avitien (IV^e siècle). Une abbaye est très tôt fondée sur le site de la basilique funéraire, comme en témoigne le titre d'*abbatia* dont est qualifiée l'église Saint-Gervais dans la charte par laquelle, en 1025, le duc Richard II en fait don aux moines de Fécamp. Ceux-ci y établissent un prieuré qui restera une dépendance de l'abbaye de Fécamp jusqu'à la Révolution. La tranquillité de l'endroit, loin du tumulte de la ville, lui vaut d'être choisi par Thomas Beckett, archevêque de Canterbury († 1170), comme lieu de convalescence après une maladie. C'est pour les mêmes raisons

que Guillaume le Conquérant, grièvement blessé à Mantes en 1087, demande à y être transporté à son retour à Rouen. Après avoir transmis ses dernières volontés à ses proches et à quelques fidèles, il y meurt le 9 septembre. Il n'a subsisté aucun vestige des bâtiments du prieuré. De l'ancienne église, outre la crypte qui constitue le plus vieux monument chrétien de Rouen, se voit encore le mur polygonal du chevet, avec ses colonnes adossées que surmonte une série de chapiteaux sculptés du second quart du XI^e siècle. Dérivés du corinthien, ces chapiteaux constituent de précieux témoins des débuts de la sculpture romane dans la capitale du duché.

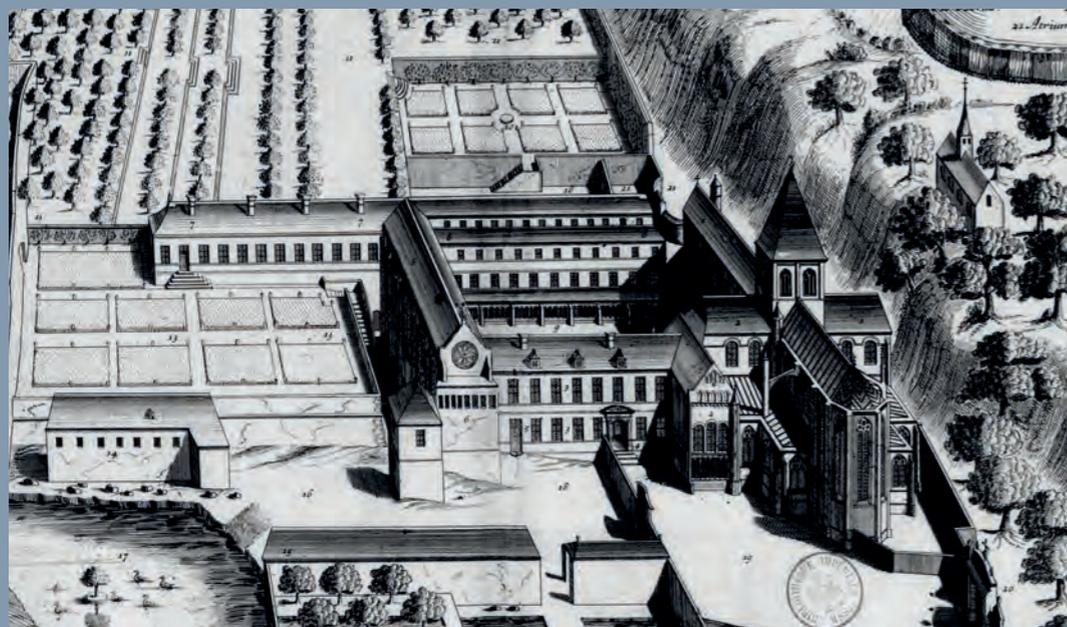
J. L. M.

dessins d'Hyacinthe Langlois, Arch. S-M 6 Fi, l'abside et ses chapiteaux (+ une gravure de l'intérieur de la crypte ?).

13

Abbaye Saint-Pierre

Préaux



L'existence d'un monastère à Préaux est attesté dans le testament de l'abbé Anségise de Fontenelle qui lui lègue quinze sous en 833. Situé sur la rive gauche de la vallée de la Risle, sans doute détruit par les Vikings, il est restauré en 1034 par le seigneur de Pont-Audemer et de Beaumont, Onfroy de Vieilles, en accord avec le duc Robert le Magnifique, et avec l'aide des moines de Saint-Wandrille.

Quelques années plus tard, à la demande de son épouse, il fonde à Préaux une abbaye féminine, Notre-Dame et Saint-Léger. Les membres de la famille d'Onfroy, les Beaumont-Meulan-Leicester, leurs alliés en Normandie et en Angleterre, et leurs vassaux font acte de générosité jusqu'à la fin du XII^e siècle. Le patrimoine, connu grâce à un cartulaire commencé au XIII^e siècle, se situe dans la région de Pont-Audemer, le Lieuvin, le Roumois, l'Évrecin, les vallées de l'Andelle et de la Seine, le Bessin, l'Île-de-

France et en Angleterre (Dorset, Berkshire, Oxfordshire, Warwickshire et Norfolk).

Les moines de cette abbaye qui doit sa prospérité à la famille de Beaumont s'efforcent aussi de développer leur patrimoine en dehors des terres de la famille. Si les premiers abbés viennent de Saint-Wandrille, plusieurs d'entre eux participent à la vie intellectuelle et théologique de leur époque, Ansfroi (1040-1078) contribuant à la réfutation des thèses de l'écolâtre de Tours Bérenger sur la question de la présence réelle dans l'eucharistie, Richard I^{er} (1101-1125) rédigeant plusieurs commentaires de l'Écriture sainte. Le scriptorium de l'abbaye réalise des manuscrits comme les Évangiles dits de Préaux. La bibliothèque rassemble de nombreux ouvrages, aujourd'hui perdus. L'abbaye abrite les corps de plusieurs membres de la famille fondatrice.

V. G.

14

Abbaye de Saint-Victor-en-Caux

Saint-Victor-l'Abbaye



Selon Robert de Torigni, le *monasterium* de Saint-Victor aurait été fondé par Roger, sire de Mortemer dans le pays de Bray. Si cette information est exacte, la fondation est nécessairement antérieure à 1054, date à laquelle les biens de Roger furent confisqués par Guillaume le Bâtard. L'établissement, qui devait avoir été jusque-là un collège de chanoines, fut

alors converti en prieuré de Saint-Ouen de Rouen. C'est seulement en 1137 que, par une charte de Hugues, archevêque de Rouen, il accéda au rang d'abbaye. Le fait qu'une collégiale ait préexisté à l'établissement monastique explique la situation de l'église et des bâtiments dans la cour d'un château, disposition assez inhabituelle pour une abbaye. De cette fortification, qui fut le siège d'une résidence de la famille de Mortemer, puis de celle des sires de Varenne, apparentée aux Mortemer, il ne reste qu'une partie de la motte derrière le chevet de l'église. Le village, qui possédait sa propre enceinte et s'organisait autour d'une place de marché, est un bel exemple de bourg castral. S'il ne subsiste aucun témoin de l'abbatiale et des édifices conventuels de l'époque ducale, une remarquable pièce du trésor de l'abbaye est cependant parvenue jusqu'à nous, un olifant d'ivoire de la fin du XI^e siècle, provenant d'un atelier de Salerne.

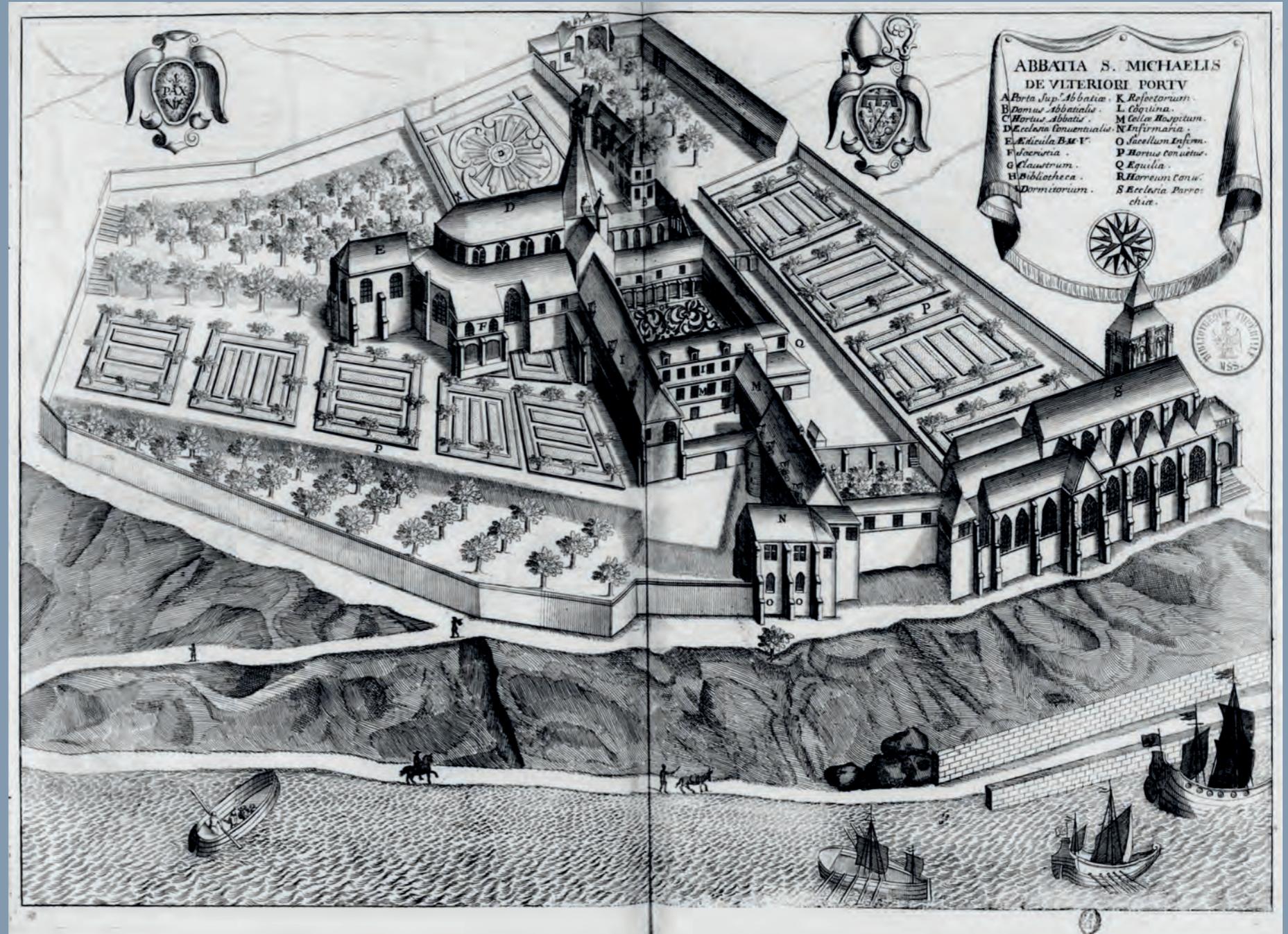


Abbaye Saint-Michel du Tréport

Le Tréport

L'abbaye fut fondée en 1059 par Robert, comte d'Eu, sous le patronage de l'archange saint Michel. Située sur une colline au-dessus de l'embouchure de la Bresle, face au Ponthieu, cette sentinelle michaélique faisait pendant à l'abbaye du Mont-Saint-Michel, à l'autre extrémité de la Normandie. Parmi les possessions anglaises qui furent cédées à cet établissement figure l'église Notre-Dame d'Hastings dans le Sussex, donnée en 1151 par Henri d'Eu et lord d'Hastings, dans le Sussex. Selon Wace, auteur vers 1160 d'un récit de la bataille d'Hastings, c'est le comte d'Eu Robert qui, après le débarquement des troupes normandes à Pevensey le 28 septembre 1066, aurait supervisé la construction d'une fortification de bois à Hastings. L'église et les bâtiments monastiques ont entièrement disparu à la Révolution. Seule subsiste l'église paroissiale Saint-Jacques (XVI^e siècle), mentionnée pour la première fois en 1101.

J. L. M.



16

Abbaye Notre-Dame d'Auchy

Aumale

Située sur une terrasse au-dessus de la rive gauche de la Bresle, à 500 m en aval de la ville d'Aumale, l'abbaye d'Auchy a succédé à une collégiale fondée avant 1026, sous le double patronage de Notre-Dame et de Saint-Martin, par Guérinfrroi, châtelain d'Aumale. En dépit du faible effectif des religieux, 6 chanoines, ce premier établissement était très richement doté en objets précieux : l'acte de fondation cite pêle-mêle, outre des tissus de soie et de pourpre, une croix d'argent, un calice d'argent, une croix d'or, un calice d'or de 24 onces, deux candélabres dorés, un calice d'or de trois marcs et huit cuillers d'argent d'un marc et demi. En juillet 1096, Étienne d'Aumale fit don de l'établissement à l'abbaye Saint-Lucien de Beauvais. Devenu

dès lors un prieuré, Auchy accéda au statut d'abbaye autonome en 1130, par une charte d'Hugues d'Amiens, archevêque de Rouen, accordée à la demande du comte d'Aumale Guillaume. Dans cette charte, il est stipulé que le premier abbé soit choisi au sein de l'abbaye de Saint-Lucien. Le choix se porta en l'occurrence sur Foulque († vers 1135), auquel succéda un autre moine de Saint-Lucien, Noël, mort après 1144. Il ne subsiste aucun vestige des constructions de l'époque ducal. Sur place se voient seulement une tour ronde en briques de la maison abbatiale du XVI^e siècle ainsi qu'un ancien bâtiment conventuel édifié par les Mauristes au début du XVIII^e siècle, avec le dortoir à l'étage.

J. L. M.



17

Abbaye de Sigy-en-Bray

Sigy-en-Bray



Hugues I^{er}, sire de la Ferté, fonda vers 1040 à Sigy, sur les bords de l'Andelle, une abbaye bénédictine placée sous le double patronage de saint Martin et de saint Vulgain. Il dota généreusement la nouvelle abbaye, comme l'atteste la charte de fondation. Il lui légua aussi les reliques de saint Vulgain, disciple de saint Colomban mort à Lens en 590. Son fils, Hugues II, se montra aussi généreux avant de devenir moine à l'abbaye de Saint-Ouen de Rouen, lui cédant le monastère de Sigy avec toutes ses possessions. Saint-Ouen s'obligeait à entretenir six moines à Sigy pour y maintenir la vie monastique. L'engagement ne dut pas être respecté car Eude Rigaud, archevêque de Rouen de 1248 à 1275, rappela aux moines de Saint-Ouen leurs obligations envers Sigy qui fut malgré tout relégué au rang de prieuré en 1262. Nicolas de Beauvais, abbé de Saint-Ouen contraint à la démission en 1260, se retira à Sigy ; il fut inhumé dans l'église priorale en 1282.

Pillé et brûlé en 1563 par les Calvinistes, le prieuré de Sigy ne se releva pas de ses ruines. Il ne fut plus qu'un bénéfice simple de Saint-Ouen jusqu'à la Révolution.

Des bâtiments, il subsiste une belle église qui était à la fois monastique et paroissiale. La première église, édifiée au XI^e siècle, a été détruite en 1152. Elle a été remplacée aux XII^e et XIII^e siècles par l'édifice actuel dont la partie la plus remarquable est le chœur et son abside à sept pans, percée d'élégantes fenêtres en forme de lancette qui lui procurent une belle luminosité.

H. D.